

# La vague de mysticisme au grand siècle et les moniales de Bretagne

---

## LA BRETAGNE MYSTIQUE

L'INVASION MYSTIQUE AU DÉBUT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE — L'abbé Henri Bremond s'est fait l'initiateur des recherches qui devaient amener la curiosité française à découvrir dans l'histoire ce fait qui dépasse l'histoire tout court : la survenance dans la société de notre pays, à l'une de nos époques les plus brillantes, d'une poussée collective peu commune, celle d'une vie religieuse intense se traduisant par les formes les plus élevées de la contemplation. Lendemain de troubles profonds, ressaut immanent de l'Eglise et fruit, après le concile de Trente, de sa propre réforme, pure grâce et don de Dieu ; mais aussi sommet spirituel d'une grandeur qui, en France, se cherche alors dans tous les domaines.

Le phénomène est si généralisé qu'on le trouve se produire dans toutes les conditions sociales comme dans les cloîtres. A Paris, entre deux extases, une bourgeoise, M<sup>me</sup> Acarie, avant de devenir au carmel, Marie de l'Incarnation tient salon, où fréquente, avec la société parisienne, le cardinal de Bérulle et M. de Genève. Le baron de Renty partage son temps entre la Cour, les pauvres qu'il visite en compagnie d'un ouvrier « le bon Henri », et ses colloques avec l'Enfant Jésus.

Le phénomène est si étendu qu'il gagne toutes nos provinces. Henri Bremond par goût de terroir, s'arrête plus volontiers à la Provence mystique ; ne pourrions-nous nous arrêter, pour même raison, à la Bretagne ?

La vague ne pouvait tarder de déferler sur nos rivages. La mystique céleste s'y entremêle des diableries qui encombrant les missions bretonnes du P. Maunoir. Mais c'est partout l'attrait des choses divines. A Rennes, une grande dame, M<sup>me</sup> du Houx, vit en recluse au monastère visitandin du Colombier, dont elle sort lorsque son évêque lui confie le soin délicat de la direction des âmes, tandis qu'une humble servante du pays de Vannes, « la bonne Armelle », déverse autour d'elle la fraîcheur de ses entretiens avec la Vierge Marie, et que Nicolazic reçoit la visite de sainte Anne.

Le nombre des religieuses et des prêtres ne manque pas, de ceux qui ont laissé un nom parmi les saints personnages : un P. Thibaut, le promoteur de la réforme des carmels de Bretagne, un Dominique de Saint-Albert, chez les Jacobins de Nantes, un Michel Le Nobletz. Si nous voulons tenter, de préférence, de franchir les grilles des moniales, c'est sans doute pour y découvrir un parfum plus exquis. Plusieurs chroniques de couvents de femmes comparent ces maisons de prière à de « petits paradis ».

LES ANCIENS COUVENTS DE BRETAGNE. — La Bretagne n'a pas attendu le XVII<sup>e</sup> siècle pour avoir des couvents de femmes. Peu de grandes abbâyes de moniales toutefois. Alors que de puissantes abbâyes d'hommes couvrent le pays de Redon, Landévennec, Paimpont, Saint-Melaine de Rennes, etc. — il n'en faut pas compter moins de 43 — trois seulement pour les femmes : les deux abbâyes, bénédictine de Saint-Georges de Rennes et fontevriste de Saint-Sulpice, l'abbaye cistercienne N.-D. de la Joie à Hennebont ; quatre prieurés, bénédictin à Josselin, fontevristes à Locmaria, diocèse de Quimper, à La Regrippière et au val de Morière, dans le diocèse de Nantes.

Nous aurions tort de nous représenter de manière trop simpliste ces anciennes maisons religieuses comme devenues toutes les refuges d'une pieuse médiocrité. Une première « réforme catholique », trop souvent oubliée, avait donné à la vie conventuelle, plus d'un siècle auparavant, un assez bel essor. C'est ainsi que la bienheureuse Françoise d'Amboise appela à Nantes, en 1457, les religieuses de sainte Claire, parmi lesquelles elle-même pensa se con-

sacrer à Dieu. De même fit-elle venir les carmélites de la réforme du bienheureux Jean Soreth qu'elle établit d'abord à Vannes au Bondon, en 1459, et qui, en 1477, se transportèrent aux Couëts, près de Nantes, pour recevoir bientôt dans leurs rangs la bonne duchesse elle-même enfin au comble de ses désirs. Les carmélites des Couëts, sans quitter les Couëts, reviendront à Vannes, en 1529, fonder le couvent de Nazareth ; de même que les clarisses de Nantes essaieront à Dinan. Les urbanistes, ou clarisses mitigées, s'établissent, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, à Nantes, puis à Quimper, à Auray, à Savenay.

Tous ces ordres sont assez vivaces pour faire encore, au xvii<sup>e</sup> siècle, des fondations nouvelles. Quelques prieurés de bénédictines s'établissent en effet : à Saint-Malo, le prieuré de la Victoire, en 1621 ; Dinan, Dol en 1634 ; Clisson, 1645 ; une abbaye cistercienne se fonde, en 1652, Notre-Dame de Kerlot, au diocèse de Quimper. Les carmélites des Couëts donnent encore, au début du xvii<sup>e</sup> siècle, Rennes et Ploërmel. Un ordre ancien pénètre également en Bretagne, à la même époque, ce sont les dominicaines, venues de Paris à Dinan en 1631, puis de Dinan à Rennes en 1641 ; on les désignera sous l'agréable surnom de catherinettes.

ORDRES NOUVEAUX. — Parler des ordres anciens nous a donc fait empiéter insensiblement sur la grande époque, celle que nous pourrions appeler sans forcer les termes : le classicisme mystique. Il nous faut laisser de côté délibérément les communautés charitables qui revigorent ou commencent alors : hospitalières de toutes cornettes ; enseignantes : les ursulines ; celles-ci possèdent en Bretagne, dès 1627, quatre maisons où s'éduquent les demoiselles de la belle société.

Trois instituts nouveaux vont caractériser surtout cette période chez les contemplatives. Deux ne sont que réformes d'ordres anciens : les carmélites de sainte Thérèse, ou carmélites déchaussées, amenées en France par le cardinal de Bérulle, Jean de Brétigny et la mère Anne de Jésus, l'une des premières filles de la sainte ; les bénédictines du Calvaire, une réforme bien curieuse, due à la pieuse audace du P. Joseph, mystique et directeur d'âmes entre deux

batailles, le capucin qui met dans son capuchon tous les bonnets des Electeurs du Saint-Empire. Le troisième est d'inspiration toute nouvelle : il émane — on dirait par contraste avec l'Eminence grise — de la suavité du doux évêque de Genève, François de Sales : la Visitation.

Les carmélites déchaussées sont à Morlaix et à Nantes en 1619, à Guingamp en 1625.

Les calvairiennes connaissent une vogue irrésistible : Nantes, 1623 ; Morlaix, Saint-Brieuc 1629 ; Rennes, 1631 ; bientôt elles seront trop et il faudra, dans la ville du Parlement, en 1659, une seconde maison ; Quimper en 1634 ; Saint-Servan, 1639 ; Redon, 1641 ; et il y aura Machecoul, trop-plein de Nantes, fondé par un Gondi en pays de Retz, en 1673.

Les visitandines ont été appelées pour la première fois, en Bretagne, à Dol, par un ami de saint François de Sales, Mgr de Révol, en 1627 ; l'évêque mort, la maison périclité et passe à Caen en 1629. C'était l'inconvénient parfois de ces fondations, amies des petites villes pour ne pas trop encombrer les grandes, de ne pas trouver là assez de secours au spirituel comme au temporel. Rennes, 1628 ; Rennes encore, 1641, au monastère du Colombier dont les arcades décoreraient si noblement la ville si l'on daignait les regarder. Mais Nantes s'était inscrite en 1630 et, de Nantes, une extrême pointe poussa vers les flots, au Croisic, en 1631, pour s'évader, en 1636, à Vannes.

Au total, en moins d'un demi-siècle, de 1615 environ à 1660, de vingt à vingt-cinq communautés, au sein desquelles environ six à sept cents religieuses, de vingt à trente en moyenne par couvent, font oraison, se donnent la discipline et chantent les louanges de Dieu.

### Les « Sainte-Marie » de Nantes

UN CHOIX. — Nous risquerions de nous égarer si nous avions la prétention de frapper à tous les guichets ; nous n'y entendrions, en tout cas, dans une rapide visite, que des frous-frous de parloir. Les grilles, d'ordinaire, se défendent bien et gardent leurs secrets. Mieux vaut un choix. Puisque la circonstance nous y invite, introduisons-nous

dans l'un de nos monastères de Nantes, le seul dont l'édifice ait été conservé à peu près dans son intégrité, rue Gambetta, derrière le musée des Beaux-Arts : l'ancien couvent des visitandines. Le mur de clôture est tombé, une élégante galerie, de construction récente, laisse entrevoir l'ordonnance du logis : elle porte la marque du grand siècle, celle d'une réserve un peu sévère mais non sans charme.

Aussi bien ce monastère a-t-il, dans la littérature française, sa célébrité : c'est le monastère de Vair-Vert ! Célébrité inauthentique et qui a le tort de fausser trop malicieusement le caractère que nous lui cherchons aujourd'hui. Saint François de Sales, le fondateur de la Visitation, avait à l'avance excommunié, sinon Gresset, à tout le moins Vair-Vert, en interdisant à ses filles d'avoir en leurs maisons « aucun animal de passe-temps comme escurieux, petits chiens, perroquets et autres telles bestes d'amusement inutile ».

Une autre célébrité littéraire, mieux appuyée cette fois, lui vient des séjours rapides, mais renouvelés, qu'y fit M<sup>me</sup> de Sévigné, lorsque, passant par Nantes, elle se rendait à sa terre du Buron, elle, petite-fille de sainte Chantal et que, pour ce motif, les religieuses appelaient sa « relique vivante ». La marquise, qui n'en honorait pas moins sa grand'mère, se piquait, nous le savons bien, de toute autre chose que d'être une relique ; elle se piquait même, si mondaine qu'elle fût, de jansénisme et ne passa pas sans jeter quelque trouble en cette maison de paix.

Ce n'est d'ailleurs aucune de ces grandeurs terrestres que les filles de la Visitation Sainte-Marie attendaient de ce que leur règle appelle leur « humble gloire », toute d'effacement, de silence et de vie en Dieu. Leur observance ne se recommandait pas en effet par quelque chose de spécialement austère. Ce que saint François de Sales avait voulu, c'était précisément ériger une congrégation conçue de telle sorte que « nulle grande âpreté ne puisse divertir les faibles et les infirmes de s'y ranger pour y vaquer à la perfection du divin amour ». Une ascèse d'humilité, de douceur, d'assujettissement aux petites choses devait suppléer à la modération relative des mortifications corporelles. Un

premier projet de « visite » des malades, par souci de dévotion et de charité, n'avait pas eu de suite. On ne concevait guère, encore de ce temps, la vie des religieuses que claquemurée, et saint Vincent de Paul devra prendre mille précautions pour qu'on ne séquestre pas les siennes. N'importe, le but premier et principal de l'auteur du *Traité de l'Amour de Dieu* est rempli : « donner à Dieu des filles d'oraison ». La Visitation reste dévouée au mystère de Notre-Dame qu'avait indiqué la pensée primitive. Les visitandines s'appelaient « Filles de la Visitation Sainte-Marie » ; elles chantaient, au chœur, sur le ton à quatre notes que leur ont conservé les âges, les louanges de la Vierge et le peuple, qui voit simple, les appelait, à Nantes comme ailleurs, les « Sainte-Marie ».

ORIGINES. — La Visitation ne connut pas, à Nantes, les premières origines que l'on retrouve souvent dans l'établissement des maisons religieuses ; pas même comme à Rennes où les appelle Renée Quengo du Châtellier d'accord avec l'évêque Cornulier. L'initiative vient ici de modestes bourgeoises, les deux demoiselles Hardouin, filles d'un « officier » aux finances de Bretagne. Le fait est significatif de l'influence produite par la lecture de *l'Introduction à la vie dévote* à travers toutes les couches de la société française. « Puisque ce grand prélat, se disaient-elles, a voulu cette perfection aux personnes du monde, quelle vertu ne veut-il point des religieuses qu'il a établies ? » Le propos se murmura dans le cercle d'« honnêtes » personnes qu'elles fréquentaient : une sollicitation pressante fut adressée en 1627, cinq ans après la mort du saint fondateur, à Jeanne de Chantal qui poursuivait son œuvre. Celle-ci, après avoir songé à l'une des deux visitations de Paris, remit l'affaire au monastère de Moulins, où plus tard elle-même devait mourir. Aucune avance d'argent de la part des bourgeoises nantaises, aucune maison offerte : les sœurs n'auraient pour gage que leur confiance en Dieu.

La demande avait dû, d'abord, être soumise à l'évêque. L'évêque de Nantes, à cette époque, a été une des illustrations de l'épiscopat français au XVII<sup>e</sup> siècle. C'était Phi-

Philippe Cospéau, d'origine wallonne, l'ami de Bérulle et le confident d'Anne d'Autriche. Devenu évêque de Lisieux, membre du Conseil de conscience, il assista Louis XIII dans ses derniers moments. L'évêque savait ce qu'il voulait. Or, s'il voulût bien de la fondation, ce ne fut qu'à la condition qu'il choisirait la supérieure : une mère Marie-Constance dont il avait apprécié la valeur dans la formation de sa propre nièce, à la Visitation de Paris. La mère de Bressand venait de quitter la charge de supérieure à Moulins. Lorsque, le 19 juillet 1630, la petite troupe de ses sept compagnes guidées par elle-même débarquait au quai de Richebourg après avoir suivi, depuis Moulins, le fil de l'eau sur la « cabane » le long de la Loire, un vicaire général était là pour vérifier l'exécution de la promesse : si la mère de Bressand avait manqué, il avait ordre de prescrire le rembarquement immédiat.

Les sœurs, en attendant un gîte à elles, reçurent l'hospitalité des ursulines, installées depuis 1627 dans la propriété de la Malvoisine, sur l'emplacement du Lycée actuel et du Jardin des plantes. Deux années après, en 1632, elles se voyaient pourvues d'un bel hôtel, la Mironnerie, qu'avaient guigné pourtant les oratoriens tout proches. L'affaire avait été menée rondement par l'une des filles Hardouin. Les anciennes fonctions de son père l'avaient laissée en relations avec les héritières de François Miron, contrôleur général des finances en Bretagne, le futur prévôt des marchands de Paris et qui s'était bâti à Nantes un bel hôtel délaissé par les siens, assez vaste pour recevoir, en 1626, le roi Louis XIII et la reine-mère Marie de Médicis. Le 5 août, à 10 heures du soir s'y était célébré, d'assez mauvaise grâce de la part des conjoints, dans l'une des salles du logis et en présence du cardinal de Richelieu, le mariage de Monsieur frère du Roi, Gaston d'Orléans ; alors que, le matin même, venait de s'ouvrir au château le procès qui allait faire payer atrocement à Chalais, les avis téméraires d'une trop flatteuse amitié.

UNE HISTOIRE SANS HISTOIRE. — La Visitation, une fois fondée, ne connaît plus guère pour le dehors et pour elle-même qu'une histoire sans histoire. Succession des exer-

cices de règle, chaque jour la même et jamais monotone en raison du prix qu'on les estime, menues affaires qui se traitent au parloir ou au tour.

La trame de l'histoire c'est, pour le couvent, la série des supérieures. Les deux qui suivent la mère de Bressand étaient venues de Moulins elles aussi. Le nouvel évêque de Nantes, Gabriel de Beauvau ne goûtait pas beaucoup les étrangères ; il mit à les réexpédier une main qui se sentait plus de l'homme d'épée que de l'homme d'Eglise. Les supérieures furent, à partir de 1649 jusqu'en 1689, trois nantaises : une Coëtlogon, deux d'Andigné de Kermagaro, une nantaise : la mère Bonfils de la Pommeraye, à laquelle fut dû l'achèvement des constructions, en 1679 seulement. Le logis de François Miron, aménagé au mieux, s'était révélé trop petit devant l'afflux des recrues nouvelles et, dès 1653, il avait fallu songer à l'édifice de bâtiments en conformité avec toutes les exigences de la vie claustrale.

Une chapelle avait été élevée en 1645. Elle devait être assez jolie d'après la description qui en reste, moins spacieuse et plus simple que sa voisine de l'Oratoire, assez semblable, serais-je porté à croire, à celle encore survivante de l'ancienne Visitation de Rennes à l'usage actuellement du pensionnat de l'Immaculée-Conception. De celle de Nantes, une partie des murs subsiste mais dénaturés de leur destination primitive.

De somptueuses solennités y attirèrent les Nantais, en 1661 et 1665, pour célébrer la béatification et la canonisation de saint François de Sales. Rien ne parut trop beau. Guirlandes et inscriptions partout ; une tente avait été dressée devant le parvis de l'église trop étroite ; les dames de la ville avaient offert leurs bijoux, leurs soieries et leurs plus belles tentures. Il y eut cortège à travers les rues drapées également pour la circonstance. Le marquis de Molac, Sébastien de Rosmadec, lieutenant du Roi en Bretagne et gouverneur des ville, comté et château de Nantes, y prenait part. Son fils, âgé de neuf ans, commandait à cheval une troupe de jeunes écuyers de son âge. Le chapitre, le corps de ville, les communautés d'hommes, les paroisses, défilèrent avec croix et bannières. Triple décharge de l'artillerie du château, tandis que sonnaient les cloches



de la ville à se rompre, puisque le bourdon de la cathédrale s'effondra sur la voûte ! Les cérémonies durèrent huit jours, avec messe, vêpres et saluts chantés, sur accompagnement d'orgue, violons et toutes sortes d'instruments ; on s'entassait pour les prédications dans lesquelles rivalisèrent, à la gloire du saint, les orateurs de tout froc, y compris les Pères Jésuites récemment installés. Lorsqu'en 1602, l'évêque de Genève prêcha, à Notre-Dame de Paris, l'oraison funèbre de Philippe, duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, il ne pouvait se douter de cette réplique de la Bretagne en son honneur. A elle seule, une solennité comme celle-là pourrait donner l'idée de la popularité qu'avaient, parmi la société de l'époque, ces maisons religieuses.

L'émoi de tels jours fut, pour les visiteurs, sans lendemain. Elles n'en connurent d'autres que celles des quelques chicanes dont ne pouvait les dispenser le siècle des *Plaideurs*. Un voisinage malencontreux leur valut mille ennuis. C'a toujours été une grande préoccupation pour les communautés cloîtrées que celle des « vues » que, du dehors, l'on pouvait avoir sur leur enclos. Or une tour appelée la Haute Folie permettait de plonger d'emblée chez les visitandines. « Des messieurs et des dames montaient là-dedans », nous disent-elles, et d'autant moins discrets que la tour, d'ailleurs fief du Chapitre, n'était qu'une guinguette. D'autres fois, c'étaient des spadassins plus ou moins avinés qui escaladaient le mur : l'un se cache parmi les rames de petits pois, poursuivi par des gens de son espèce ; un autre surprend à la cave une sœur morte de peur, en la suppliant de le garder de la maréchaussée. Il fallut à tout prix, et Notre-Dame s'en mêlant, acheter la Haute-Folie qui, du coup, devint sage. A trois reprises l'incendie menace la maison ; une fois, c'est une jeune novice dont la lampe met le feu, par imprudence, à sa pailleasse : elle jette sa literie par la fenêtre sans plus penser au tas de fagots qui se trouve au-dessous.

Petits incidents : tout juste de quoi faire le bonheur des chroniques. Celles de la visitation de Nantes s'enrichissent des fondations ou tentatives de fondation qui furent entreprises. Nantes essaïma à La Flèche et coopéra également à la fondation du monastère d'Angers. Dès le len-

demain de l'établissement des visitandines à Nantes, la supérieure de Moulins qui avait succédé là-bas à la mère de Bressand, charmée de l'accueil fait en Bretagne aux filles de Sainte-Marie, n'eût qu'une idée : renouveler l'aventure. Les sœurs de Nantes conseillèrent Le Croisic et la colonie s'ébranla, en 1631, conduite, à partir de Nantes, par la mère de Bressand. Hélas ! mille désagréments attendaient le nouvel essaim. Les visitandines se plaignirent des habitants, pourtant ravis de les recevoir, du singe de M. le Gouverneur, qui venait marauder dans la cuisine, enfin — est-ce croyable ? — du « mauvais air » du pays. La communauté, à la désolation des Croisicais, mortifiés dans leur amour-propre, s'échappa vers Vannes.

Il ne faudrait pas que tout soit parti-pris d'édification dans cette histoire. Les mécomptes du Croisic purent venir parfois de la supérieure désignée : une bourbonnaise, qui ne sut jamais s'acclimater en Bretagne. Les choses n'allèrent guère mieux à Vannes, du moins pour elle, et l'évêque, là aussi un Rosmadec, la pria de repartir. Un peu piquée la Mère eut le front de lui faire la remarque « qu'il paraissait à sa conduite qu'il était bien jeune évêque et n'avait pas l'esprit de saint François de Sales ». « Il est vrai, ma fille, répondit le prélat, que je suis un jeune évêque, bien éloigné de ce grand saint, mais j'ai son autorité pour vous faire obéir. »

ILLUSTRATIONS BRETONNES. — A défaut d'histoire particulière, la vie d'une communauté religieuse d'Ancien régime offre de multiples attaches avec l'histoire régionale, ne serait-ce que par ses relations. Les cloîtres, si sévères soient-ils, ne sont pas hermétiquement clos et le beau monde y trouve grand attrait. Parmi les grandes dames, il s'en trouve d'autres que la marquise de Sévigné pour goûter, quelques heures du moins, leur retraite, non sans inconvénient pour cette retraite elle-même.

Ce fut le cas de notre visitation. La maréchale de la Meilleraye, femme du lieutenant du Roi, prédécesseur de Molac, s'y plaisait. Cette dame, un peu fantasque, si nous en croyons M<sup>me</sup> de Motteville, entrait, en vertu de son privilège, quand bon lui semblait, escortée de sa suite, bous-

culant l'heure des exercices et fatiguant les sœurs par le train de ses dévotions. C'est en grande partie pour la déloger de ses prétentions excessives que l'on fit venir de Rennes, pour supérieure, la mère de Coëtlogon qui, étant sa parente, pouvait lui parler plus ferme que ne l'avaient osé les deux mères de petite noblesse du Bourbonnais, qui l'avaient précédée.

D'autres fois, on s'installe, moyennant quelques dons généreux. Ce fut le cas d'une certaine marquise de la Marouillère, une poitevine, qui se lassa moins vite des visitandines que les visitandines n'auraient eu motif de se lasser d'elle, mais finit tout de même par trouver à charge leur silence et les laissa en paix.

La plupart du temps, les relations introduites sont des relations de famille. Rappellerai-je cette M<sup>me</sup> d'Andigné, qui donna ses deux filles ? C'était elle-même une personne de grande dévotion. Née Péronne Huby, elle était la cousine du célèbre jésuite, le P. Huby qui fonda, à Vannes, l'œuvre des retraites. Elle était dirigée par les Carmes et l'on racontait sur sa charité des choses merveilleuses : un jour s'était renouvelé pour elle, disait-on, le miracle classique, délicieux : le Christ « s'apparaissant » sous les traits du pauvre assisté par elle. Elle aurait bien voulu finir ses jours auprès de ses deux filles devenues tour à tour supérieures : toutes trois ensemble firent le sacrifice de se priver, pour Dieu, de cette joie.

Les familles des visitandines appartenaient sensiblement à un même monde, avec assez de nuances cependant parmi les préséances sociales de l'époque. Il y eut quelques noms illustres : une Angélique du Puy du Fou, par exemple, dont les parents étaient seigneurs d'une importante châtellenie du Bas-Poitou ; il y eut une Bretagne-Avaugour, M<sup>me</sup> de Clisson, la sœur de M<sup>me</sup> de Montbazou, l'une des héroïnes de la Fronde : elle n'alla cependant pas jusqu'aux vœux de religion et quitta le monastère. Le surintendant Fouquet, qui, en 1663, fut arrêté à Nantes, y avait eu à la Visitation, une proche parente, morte depuis quelques années, une Fourché du Bezou.

En général, c'est la « robe » qui l'emporte, mêlée qu'elle est, dès ce temps, à l'épée : des Monti de Rezé, des Le Me-

neust de Boidrier, des Lesrat, vieilles familles qui peuplent de présidents et d'auditeurs la Chambre des comptes, la cour présidiale de Nantes, voire le Parlement de Rennes, toutes riches de candidates pour la robe monacale. MM. les avocats — ils sont pléthore — donnent souvent aussi de leurs filles. Une sœur Vaz de Mello est fille d'un « médecin de la Reine ».

Les « livres de l'Economie » du monastère font défiler au parloir toute cette société distinguée en vue des transactions nécessaires. Ils nous font part encore des gracieusetés qui sont envoyées par les familles pour célébrer les fêtes par quelque innocent régal ; mais on y relève, portées avec une même reconnaissance, des mentions comme celle-ci : « Une pannerée de pommes donnée par une bonne femme des champs ».

### Jardin fermé

L'APPEL DU CLOITRE. — Le cloître reste fermé cependant sur une vie tout intérieure. Généralement, pour y entrer, les choses se passent régulièrement, après démarche de la famille. Mais il arrive à certaines jeunes filles d'être prises d'une envie si folle qu'elles forcent la clôture ; l'une passe un jour, par dessus le petit mur escaladé naguère par le spadassin ; une autre profite de ce que la fille de basse-cour ramène les vaches que l'on a menées paître dans le « pré des Chartreux » ; une troisième enfin se fourre dans le « tour », ce placard cylindrique et mobile qui permet de passer les objets à l'intérieur ; et l'on tombe ainsi en plein milieu de l'« assemblée », où les sœurs font la lecture en travaillant de leurs mains. Le moyen, d'ailleurs, ne réussit pas toujours ; le cas se négocie de façon plus mûre et c'est parfois pour aboutir à ce que la téméraire soit remise purement et simplement à sa famille.

Mais il arrive aussi que c'est la famille elle-même qui ait pris les devants de fort bonne heure. L'on nous parle de la petite Thérèse Martin qui entre au carmel de Lisieux à 15 ans ; à Nantes, au XVII<sup>e</sup> siècle, l'une des petites d'Andigné, lorsqu'elle entre à la Visitation, en a neuf. Enten-

dons-nous : pas tout de suite pour être religieuse. Saint François de Sales a prévu que l'on s'adonnera à l'éducation de quelques jeunes filles, mais en petit nombre et pas sur le plan d'une maison d'enseignement telles qu'en tenaient les ursulines. On appelait ces enfants les « sœurs du petit habit » : elles portaient en effet un gracieux collet blanc avec un voile qui rappelait les religieuses. La jeune Françon de Sévigné, future M<sup>me</sup> de Grignan, fut élevée à Nantes de la sorte à la Visitation. Si elle n'y resta qu'un an, ce fut sans doute à cause de la passion de sa mère, qui ne pouvait vivre séparée de sa fille, passion d'autant plus inquiète que — détail ignoré — une épidémie de croup sévit alors dans la maison. Si l'on voulait rester, on pronçait ses vœux au plus tôt à 16 ans. Cette Constance d'Andigné mourut en 1690, à 60 ans, sans avoir eu, depuis tant d'années, d'autre horizon que celui de la clôture. Un jour, les accents d'une mélodie profane viennent frapper ses oreilles ; elle se détourne et ferme la fenêtre, voulant réserver à Dieu son chant intérieur. Elle ne fut pas moins femme de tête et d'un jugement remarquable dans la direction des âmes.

Les cas d'entrées précoces ne sont pas les plus nombreux et plusieurs vocations témoignent d'une générosité qui se prononce en pleine connaissance de cause. La plupart de ces filles sont des héritières ; chez certaines, le monde a eu son tour, et les attraits humains ne les ont pas laissées indifférentes. L'une d'elles nous entraîne avant son entrée, à travers les châteaux de Bretagne dans lesquels « messieurs ses frères » mènent fêtes et chasses ; elle se débat d'abord contre la grâce puis se livre sans retour. Elle paiera cher, hélas ! une mondanité de son jeune temps : sa vue endommagée par la teinture qu'on avait jetée, quand elle était enfant, sur une chevelure trop ardente, la quittera tout à fait, et, devenue ancienne religieuse, la sœur se conduira en frôlant les murs dans les couloirs du monastère. Les deux prétendants d'une autre ont résolu — où sont les édits de Richelieu ? — de se battre en duel afin de décider du vainqueur : elle les déjoue tous les deux en entrant au couvent...

Parfois un trait gracieux vient apporter le mot du ciel.

Une petite ouvrière de la ville se voit transportée en rêve dans l'une des églises de Nantes, aux pieds d'une statue de Marie. La Vierge tend son petit Jésus et le met dans ses bras : « Mon fils vous choisit pour épouse ». Elle vivra à la Visitation, sœur tourière, c'est-à-dire chargée des commissions, légère et simple comme un oiseau.

LÉGENDE DORÉE. — Une atmosphère de paradis baigne d'ailleurs cette demeure sur le porche de laquelle est écrit : « C'est ici la porte du Ciel ». L'incendie menace-t-il la maison ? la Vierge Marie intervient pour écarter la flamme. Une sœur tombe dans un puits ? elle lui tend une main secourable. La petite sœur tourière qui avait eu une aussi charmante vocation, trotte un jour par les rues en train de faire ses courses, quand une pile de barres de fer tombe sur elle ; elle invoque Notre-Dame : on la relève saine et sauve « comme si elle eût été sur quelque lit mollet ». Point de souci du lendemain ! voici les coffres vides ou d'argent ou de provisions : quelque généreux donateur arrive à point pour subvenir à un besoin que pourtant il ignore.

PIÉTÉ VISITANDINE. — Réponses du ciel aux délicatesses d'une piété naïve. Une supérieure, la mère de la Pommeraye, installe à la place où elle doit présider une statue de la Sainte Vierge et, comme on est lieutenant du Roi, elle se déclare la lieutenant de la Reine du Ciel. Les visitandines font à Notre-Dame, en 1671, une consécration qu'elles signent toutes de leur nom et dont les termes s'inspirent exactement de ceux de l'hommage lige selon la coutume féodale.

La Vierge est invoquée dans la maison sous de nombreux vocables : N.-D. des Neiges, N.-D. de la Sainte-Protection, N.-D. des Vertus, N.-D. de Paix, N.-D. de Grand-Pouvoir... Si vous suivez la galerie du cloître, vous y verrez encore une niche décorée dans le goût du temps et où reste gravée l'empreinte de l'image qui y souriait jadis.

Nous ne saurions nous arrêter devant trop de menues dévotions. Le culte de l'Enfant-Jésus, mis en honneur par les dévots du temps, entre autres les deux carmélites Marguerite de Baune et Catherine de Jésus ou encore le pieux

sous-diacre sulpicien Blanlo et le baron de Renty, se traduit par mille industries qu'invente la tendresse féminine. Sans préjudice des formes plus austères de la piété : un jour, un personnage d'importance, un Monti de Rezé, avait obtenu la faveur exceptionnelle que l'on peignit le portrait de sa fille. Un supplice pour cette sœur ! Elle a devant elle un crucifix : « Je demandais à mon Epoux crucifié, dira-t-elle, de se tirer dans mon âme plus au vif que le peintre ne me tirait sur la toile ».

« FIORETTI ». — Pas davantage ne pouvons-nous citer tous les traits d'une vertu exquise. Une sœur Laubier de la Chaussée, fille d'un maire de Nantes, a, pendant son noviciat, pris l'initiative de tracer, par charité pour ses sœurs, un jour de grand hiver, un beau chemin dans la neige ; il lui en coûte une « fatigue extrême » ; elle se voit cependant réprimandée : elle n'aurait dû agir que dans l'obéissance. Une autre sœur, un peu gâtée dans le monde, a de la peine à se plier au régime commun de la nourriture : « Que vous servaient donc messieurs vos parents ? » lui demande la maîtresse des novices. — « Des chapons », répond-elle dans son ingénuité. On lui apporte un beau poireau dans une assiette... Une sœur d'une famille noble de Quimper, la sœur de Nantilly, s'est mise au rang des sœurs converses ; elle est d'un extérieur si modeste, tenant sans cesse les yeux baissés, que l'on ne sait quelle en est la couleur. Une religieuse originaire du Croisic est poète, sœur Marie Le Huédez ; c'est la muse des « précieuses » qui l'inspire, mais une muse mystique :

*Amour, amour prenez votre arc et disposez vos flèches,  
Voilà mon cœur qui veut se rendre votre blanc :  
Décochez tant de traits, faites-y tant de brèches  
Qu'il n'y puisse rester une goutte de sang.*

N'allons pas croire, d'ailleurs, que le cloître engendre la mélancolie. Une petite de Pontual a, pendant les récréations, des réparties si gaies et de si francs éclats, que les échos de sa voix franchissent le mur et se colportent dans la ville.

SPIRITUALITÉ. — Il ne faudrait pas que tant de fraîcheur donnât le change. Les religieuses sont formées à la vie spirituelle par une doctrine très haute, qui est celle de saint François de Sales, non seulement dans ses ouvrages les plus connus, *l'Introduction*, le *Traité de l'Amour de Dieu* — celui-ci avec la collaboration, pourrait-on dire, de l'expérience spirituelle de ses filles — mais aussi dans les autres écrits qu'il leur a destinés, notamment ses *Vrais entretiens spirituels*, chef-d'œuvre de la psychologie la plus fine. Elles avaient également à leur portée les *Réponses* de leur mère sainte Chantal, marquées de savoureux bon sens en même temps que de la plus grande élévation. Leur bibliothèque était fournie de tous les grands spirituels de l'époque, notamment de cette « école française », issue de l'Oratoire et dont les leçons se mêlent curieusement au courant salésien.

Un enseignement direct leur fut donné du fait de la prédilection qu'eut pour leur monastère Jean-Jacques Olier, le fondateur de Saint-Sulpice. M. Olier était prieur commendataire de la Trinité de Clisson ; il avait profité d'un de ses passages pour réformer, non loin de là, les fontevristes de la Regrippière, qui, après ne l'avoir reçu qu'au poulailler, se plièrent à ses leçons avec une docilité qu'avait méritée sa patience. Ce qui l'attirait à Nantes, ce fut la présence de la première supérieure de la Visitation, la mère de Bressand, si estimée de l'évêque et qui était, pour M. Olier, la préférée de ses filles spirituelles. Il arrivait épuisé, on le logea pendant six mois dans la maison du jardinier, hors clôture :

*Les petits soins, les attentions fines,  
Sont nés, dit-on, chez les visitandines.*

Le digne prêtre répondait en donnant au parloir les entretiens d'une direction élevée.

LA VIE MYSTIQUE. — C'est moins encore le rôle de J.-J. Olier que celui de sa pénitente qui allait donner à la Visitation de Nantes son caractère de spiritualité très haute et, pour reprendre les expressions de notre titre, y faire passer



la vague du mysticisme, à condition de prendre ce terme dans son meilleur aloi. Ce qu'il comporte en effet, ce sont ces ascensions de l'âme, telles que sainte Thérèse, fort goûtée de l'évêque de Genève, saint Jean de la Croix, ont pu les décrire et qui aboutissent à l'union à Dieu.

Cette mère de Bressand qui n'appartient qu'à la seconde génération des religieuses de l'institut fut une très grande âme. Saint François de Sales n'avait fait que l'entrevoir, et il l'appela « une rare fille ». Sainte Jeanne de Chantal eut pour elle une particulière complaisance. Elle était originaire de Grenoble, connue, privée de sa mère, une enfance un peu rude mais que marquèrent déjà les prévenances divines. On la trouvait en extase sous les combles du logis paternel ou bien faisant dans les chaumières la toilette des cancéreuses. Employée à la fondation de Paris — c'est là qu'elle connut M. Olier —, elle couchait sur un tas de fagots, dans une mansarde où tombait la neige. A Nantes, tout le monde l'aime : les novices qui accourent pour avoir le bonheur d'être sous sa houlette — telles les d'Andigné venues de Rennes —, les religieuses qu'elle gouverne, les pauvres de la ville qu'elle secourt. Quant à l'admiration de l'évêque Cospéau, elle est si grande, qu'un jour, ayant à exposer le Saint-Sacrement à la grille des religieuses, il lui remet l'ostensoir entre les mains ; et, comme elle se récrie : « Je souhaiterais, dit-il, que tous les prêtres de mon diocèse et moi, eussions autant de pureté et de disposition que vous à en approcher ». Ses vertus sont très hautes. Novice, elle a souffert sans mot dire d'un abcès au genou qui ne l'a pas retenue de s'agenouiller pendant des heures. Comme saint Bernard, elle vit dans une totale inattention aux objets extérieurs qui l'entourent. Dure pour elle-même, elle donne un jour pour punition à la sœur « dépensière » qui lui a fait préparer une portion de choix, de la manger à sa place au beau milieu du réfectoire ; ce qui ne l'empêche, pour mieux frapper les délinquantes, de s'imposer à elles-même les réparations qu'elles ont méritées. On la voit travailler au jardin en plein soleil, remuer et transporter la terre, ôter les pierres, tailler les arbres fruitiers. Sa bonté se traduit un jour où on lit au réfectoire, dans la règle augustinienne donnée par saint François de Sales aux visi-

tandines, le passage qui prescrit à la supérieure de se mettre en esprit aux pieds de toutes : ses yeux sont baignés de larmes. « J'aurai patience, dit-elle avec délicatesse, envers les âmes qui ne sont pas fidèles à suivre Dieu. »

La correspondance de M. Olier avec elle, ses propres relations spirituelles, témoignent à quel point elle se fit docile aux avances divines. Celles-ci l'entraînent à la contemplation, laquelle ne va jamais sans de crucifiantes épreuves. Telles de ses effusions font pressentir Marguerite-Marie et la dévotion au Sacré-Cœur : « Considérant Notre-Seigneur sur la Croix, il m'a semblé, écrit-elle, qu'il avait son côté ouvert, afin de nous montrer son amour, sur quoi y voulant jeter le mien... mon cœur a été tiré près de ce sacré Cœur qui s'est joint et serré au mien... ». D'autres fois, c'est la contemplation des perfections divines qui l'arrache à elle-même et la fait se perdre dans la Trinité. La mère de Bressand mourra en 1668 à Grenoble. C'était son monastère d'origine et on l'y avait rappelée pour le gouverner, en 1647. Elle se fit lire, à ses derniers moments, le récit de la Passion, et ses dernières paroles furent *In manus tuas* du Sauveur en Croix.

Il y aurait encore à présenter d'autres religieuses. Une sœur Marie-Michel Boufard, d'origine modeste, avait reçu également dans sa jeunesse les avis spirituels de M. Olier. Elle vivait l'année liturgique en compagnie du Seigneur et de sa mère ; à elle aussi s'ouvrit le Sacré-Cœur. Les paroles qu'elle entend prennent pour elle, parfois, la saveur d'un Cantique des cantiques : « Il y a des pommes dans mes pommiers, des roses dans mes rosiers, des lys dans mon parterre », symbole du pré mystique où elle est conviée. La sœur, après avoir rendu service au « tour », n'était entrée que sur le tard, en 1662, à 51 ans ; elle ne mourut qu'en 1698, âgée de 87.

Une autre sœur, Claude-Angélique, allait laisser, de ses épanchements mystiques, un sillage d'une grande douceur. C'était la fille d'un gros commerçant de Nantes, M. Garnier. Elle était entrée d'abord chez les carmélites dont le régime fut au-dessus de ses forces. Sa vie brève — elle mourut à 30 ans, en 1667, étant entrée en 1653 — se passa en compagnie de l'Enfant-Jésus. Sa vertu fut l'innocence et l'a-

bandon, telle une enfant elle-même. Sa vie spirituelle est loin, pour autant, de ne connaître que les douceurs ; elle n'en pratique que mieux le pur amour. Des suavités cependant la ravissent : une colombe volette autour d'elle, dans son rêve, l'introduisant elle aussi dans le jardin de l'Époux. Elle n'en pratique pas moins le sacrifice, car elle aime chanter, et on la mortifie. « Je veux, dit le Seigneur, que vous soyez un holocauste toujours brûlant devant moi... Plus l'âme s'anéantit plus elle s'approche de la Divinité... La demeure de telles âmes, c'est le Sacré-Cœur du Sauveur ». Il lui fallut souffrir beaucoup pour mourir ; elle l'accepta vaillamment, le livre des « saintes Règles » dans la main et l'image de l'Enfant Jésus devant elle. On lui demandait de temps à autre où était son esprit : « En Dieu », répondit-elle, et « elle s'endormit avec la douceur d'un ange ».

Rien n'est beau comme ces morts qui se font dans la paix. Une sœur de Lirot avait eu toute sa vie, une grande dévotion envers l'Eucharistie : elle mourut un jour de Fête-Dieu devant le Saint-Sacrement, à la chapelle, comme on chantait le *Pange lingua*. Son corps s'affaissa et l'on n'eut pas même à la reconduire sur sa couche.

### Perspectives

Les traits, que l'on pourrait multiplier, ne changeraient en rien cette atmosphère sereine. Le siècle se poursuit et s'achève, à la Visitation, pour en ouvrir un autre, qui connaît le même langage, la même familiarité surnaturelle avec les choses d'en-haut.

On aura remarqué les prémices d'une dévotion, la dévotion au Sacré-Cœur qui, une fois sortie de Paray-le-Monial, trouvera à Nantes un terrain d'élection pour se répandre. Les « Cœurs » des Vendéens, sous la Révolution, auront eu, pour une large part au moins, cette provenance, qu'auront favorisée de nouvelles communications mystiques, plus explicites encore que par le passé.

La doctrine spirituelle, à l'intérieur du cloître, ne subit guère d'évolution. Mêmes écoles et même type de sainteté.

Le jansénisme, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, tâche en vain d'entrer dans la place : une supérieure était la sœur d'un vicaire général de Nantes, fougueux appelant, l'abbé d'Espinose. Toutes ces saintes filles resteront droites jusqu'au bout. Les enquêtes révolutionnaires les trouveront toutes fidèles, deux d'entre elles au prix de leur sang.

Nous avons ainsi délimité notre champ au lieu de glaner par toutes les places. Les autres cloîtres ne nous eussent guère révélé autre chose qu'une même candeur des âmes et un même élan vers les choses de Dieu. Le jansénisme est la seule perturbation grave qui, chez certaines de ces communautés, les calvairiennes notamment, ait fait dévier la vague de mysticisme que le temps avait transformée. Mais à la Visitation de Nantes, le courant resta limpide comme aux premiers jours.

Il faudra les violences de 1792 pour faire évanouir ce passé qui, pour nous, reste encore accroché aux vieux murs.

Chanoine Etienne CATTA,  
*Docteur ès Lettres.*